

Les dates, les noms, les moindres détails,—tout était noté. M. Squirrélius se disait, le cœur palpitant, que ce n'était pas cent lignes, mais cinq ou six cents qu'il allait tirer de cette confession. Et quelles lignes !... Un récit vibrant, pris sur le vif, émouvant comme un feuilleton !

Le lendemain, ce récit remplissait trois colonnes dans le journal le plus répandu de la Suède. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, la sincérité d'Erik, loin de diminuer ses mérites, les mit au contraire en valeur, par la modestie qu'elle attestait et l'intérêt romanesque qu'elle apportait à son histoire. La presse et le public s'en emparèrent avec avidité. Ces détails biographiques, bientôt traduits dans toutes les langues, ne tardèrent pas à faire le tour de l'Europe.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris et pénétrèrent un soir, sous la bande encore humide d'un journal français, dans un modeste salon situé rue de Varennes, au second étage d'un vieil hôtel.

Deux personnes se trouvaient dans ce salon. L'une était une dame en vêtements noirs et en cheveux blancs, quoiqu'elle parût jeune encore, et dont toute la personne portait l'empreinte d'un grand deuil éternel. Assise sous l'abat-jour de la lampe, elle travaillait machinalement à une broderie, tandis que ses yeux se fixaient dans l'ombre sur quelque souvenir inoubliable et accablant.

De l'autre côté de la table, un grand vieillard parcourait d'un regard distrait le journal que son domestique venait de lui apporter.

C'était M. Durrien, consul général honoraire et l'un des secrétaires de la Société de géographie,—celui-là même qui s'était trouvé à Brest, chez le préfet maritime, au moment du passage de l'*Alaska*.

Sans doute, à raison de ce fait, le nom d'Erik frappa particulièrement son attention, car, en lisant l'article biographique consacré au jeune navigateur suédois, il eut comme un tressaillement. Puis, il relut cet article avec une profonde attention. Peu à peu, une pâleur intense se répandit sur son visage déjà si pâle. Ses mains furent prises d'un tremblement nerveux. Son trouble devint si manifeste que sa silencieuse compagne s'en aperçut.

“ Mon père, est-ce que vous souffrez ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Je... crois qu'on s'est trop hâté de faire du feu !... Je vais aller prendre l'air dans mon cabinet !... Ce n'est rien !... un malaise passager !... ” répondit M. Durrien en se levant pour passer dans la pièce voisine.

Comme par mégarde, il emporta le journal qu'il tenait à la main. Si sa fille avait pu lire dans sa pensée, elle y aurait vu dominer, au milieu de l'afflux tumultueux d'espoirs et de craintes qui s'y heurtaient, la volonté arrêtée de soustraire le journal à ses regards.

Un instant elle songea à suivre M. Durrien dans son cabinet. Mais elle crut deviner qu'il désirait être seul, et se plia discrètement à ce caprice. Bientôt, d'ailleurs, elle se rassura en entendant son père aller et venir, marcher à grand pas, ouvrir et fermer la fenêtre.

C'est seulement au bout d'une heure qu'elle se décida à entre-bâiller la porte, pour voir ce que faisait M. Durrien. Elle constata qu'il s'était assis à son bureau et qu'il écrivait une lettre.

## CHAPITRE VIII

### UNE LETTRE DE PARIS

Ce qu'elle ne vit pas, c'est qu'il avait, en écrivant, les yeux pleins de larmes.

Depuis son retour à Stockholm, Erik recevait presque chaque jour de tous les pays de l'Europe une correspondance volumineuse. C'étaient des corps savants ou des particuliers qui lui adressaient leurs félicitations, des gouvernements étrangers qui lui décernaient des honneurs ou des récompenses ; des armateurs, des négociants qui sollicitaient de lui quelque renseignement applicable à leurs intérêts. Aussi fut-il peu surpris en se voyant remettre, un matin, deux plis au timbre de Paris.

Le premier qu'il ouvrit était une invitation de la Société de géographie de France, pour lui et pour ses compagnons de voyage, à venir en personne recevoir une grande médaille d'honneur, décernée en séance solennelle “ à l'auteur du premier périple circumpolaire par les mers arctiques.”

La seconde enveloppe fit tressaillir Erik quand il la rompit. Elle portait en guise de cachet, sur la gomme qui la fermait, un médaillon gravé aux initiales E. D. entourées de la devise *Semper idem* .....

Ces initiales et cette devise se trouvaient reproduites au coin de la lettre enfermée dans l'enveloppe, et qui était de M. Durrien. La lettre disait ce qui suit :

“ Mon cher enfant, laissez-moi vous donner ce nom à tout événement. Je viens de lire dans un journal français une note biographique traduite du suédois et qui me bouleverse plus que je ne saurais dire. Cette note vous concerne. S'il faut en croire ce qu'elle raconte, vous auriez été recueilli en mer, il y a vingt-deux ans, par un pêcheur norvégien des environs de Bergen, sur une bouée portant le nom de *Cynthia* ; votre voyage arctique aurait eu pour but spécial de retrouver un survivant du navire de ce nom, naufragé en octobre 1858 par le travers des îles Féroë ; enfin vous seriez revenu de votre expédition sans avoir pu rien apprendre à ce sujet.

“ Si tout cela est vrai (oh ! que ne donnerais-je pas pour que ce fût vrai !), je vous demande en grâce de ne pas perdre une minute, de courir au télégraphe et de me le dire.

“ C'est que dans ce cas, mon enfant,—comprenez mon impatience, mon anxiété et ma joie,—dans ce cas vous seriez mon petit-fils, celui que je pleure depuis tant d'années, celui que j'ai cru perdu à jamais, celui que ma fille, ma pauvre fille, au cœur brisé, hélas ! par le drame du *Cynthia*, appelle encore et réclame tous les jours,—son unique enfant, le sourire, la consolation, puis le désespoir de son veuvage !..

“ Vous retrouver, vous retrouver vivant et glorieux, serait un bonheur trop extraordinaire et trop grand ! Je n'ose pas y croire avant qu'un signe de vous m'y autorise !.. Et pourtant, cela semble maintenant si vraisemblable !.. Les détails et les dates concordent si rigoureusement !.. Votre physionomie et vos manières me rappellent si clairement celles de mon malheureux gendre. Dans l'unique occasion où le hasard nous a rapprochés, je me suis senti entraîné vers vous par une sympathie si soudaine et si profonde !.. Il semble impossible que tout cela n'ait pas de raison d'être !

“ Un mot, un mot tout de suite au télégraphe !.. Je ne vais pas vivre jusqu'à l'arrivée de cette dépêche. Puisse-t-elle apporter à ma pauvre fille et à moi un bonheur qui effacera toute une vie de regrets et de larmes !

“ E. DURRIEN,

“ Consul général honoraire,  
104, rue de Varennes, Paris.”

A cette lettre était jointe une note justificative qu'Erik devora avidement. Elle était également de la main de M. Durrien et contenait ce qui suit :

“ J'étais consul de France à la Nouvelle-Orléans, quand ma fille unique, Catherine, épousa un jeune Français, M. Georges Durrien, notre parent éloigné et ainsi que nous d'origine bretonne. M. Georges Durrien était ingénieur des mines. Il venait aux Etats-Unis pour explorer des sources de pétrole récemment signalées, et comptait y rester quelques années. Accueilli à mon foyer comme devait l'être un homme de son mérite, portant le même nom que nous et fils d'un ami bien cher de ma jeunesse, il me demanda la main de ma fille. Je la lui donnai avec joie. Peu de temps après ce mariage, je fus inopinément désigné au poste consulaire de Riga, et, mon gendre se trouvant retenu aux Etats-Unis par des intérêts considérables, je dus y laisser ma fille. Elle y devint mère d'un enfant, qui reçut mes prénoms avec celui de son père, et fut appelé *Emile-Henri-Georges*.

“ Six mois plus tard, mon gendre trouvait la mort dans un accident de mine. Aussitôt après avoir fait régler ses affaires, ma pauvre fille, veuve à vingt ans, s'embarqua à New-York,